

Tableau 33. Affirmation 29 «L'euskara devrait être une matière obligatoire»

	tout à fait d'accord	d'accord	incertain	pas d'accord	absolument pas d'accord	pas de données	total
gr. Ikastola							
s-gr. de la côte	4 (44,4%)	3 (33,3%)	1 (11,1%)			1 (11,1%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	6 (75%)	1 (12,5%)	1 (12,5%)				8 (100%)
gr. Classe-bi							
s-gr. de la côte	5 (83,3%)	1 (16,7%)					6 (100%)
s-gr. de l'intérieur		2 (28,6%)	5 (71,4%)				7 (100%)
total	15 (50%)	7 (23,3%)	7 (23,3%)			1 (3,3%)	30 (100%)

3.1.5. PERSPECTIVES D'AVENIR

Dans la continuité de ce qui a été exposé en 3.1.4., j'ai tenté de cerner si les informateurs voyaient l'avenir de l'euskara au Pays Basque de France avec pessimisme ou avec optimisme. Dans les questionnaires, ils ont été amenés à se prononcer sur les affirmations suivantes:

- 30. L'intérêt pour l'euskara est une mode passagère.
- 31. Je suis optimiste en ce qui concerne la sauvegarde de l'euskara.
- 32. Le batua⁵¹ est nécessaire à la survie de l'euskara.

Ils ont déclaré à l'unanimité que de plus en plus de gens montrent un intérêt positif pour l'euskara. Très nombreux sont, en outre, ceux qui font remarquer que les bascophones sont de plus en plus fiers de leur langue. Tous sauf un ont rejeté —et la plupart de manière catégorique— l'affirmation 30 «L'intérêt pour l'euskara est une mode passagère», un tableau présentant les données n'est donc pas nécessaire.

Dans les entretiens, la plupart des informateurs du groupe Classe-bi ont déclaré être optimistes quant au maintien de l'euskara, tandis que les informateurs du groupe Ikastola, plus préoccupés de l'inégalité des rapports de force et du petit nombre de locuteurs conscientisés, sont ceux qui montrent le plus de réserve:

Non, ça va durer, mais en ce qui concerne une plus grande pratique de la langue, c'est vrai qu'on se sent démunis. Puis on a tout le poids de l'éducation en français, des médias, de l'écrit, et puis, à la vitesse où vont les moyens de communication. De Paris, j'ai France-Inter... et puis quand on me donne à la radio basque la liste électorale d'un petit village de Soule, j'en ai rien à faire, je préfère écouter France-Inter.

Ce sont aussi eux qui ressentent le plus fortement la responsabilité qui leur incombe. Ils sont persuadés que leurs enfants apprendront tôt ou tard le français et craignent plutôt que cette langue ne renforce sa position au détriment de l'euskara dans la communication familiale:

⁵¹La langue littéraire unifiée. Voir 1.3.2.

«Maintenant, est-ce qu'on continuera à leur parler basque quand ils seront adolescents, moi je crois que non, car tout dans leur vie se passera en français». Ils préférèrent donc insister sur la pratique de l'euskara, à l'école comme à la maison, quand ils ont encore la possibilité de le faire.

Je suis sûre que c'est nous, que c'est notre génération..., j'ai l'impression qu'on a une grosse responsabilité là-dedans avec nos gamins et que si on rate le coche, après c'est fini. Déjà, les gens de mon âge, il n'y en a pas beaucoup qui le parlent.

Mêmes si elles sont plus nuancées, les tendances dans les réponses apportées à l'affirmation 31 «Je suis optimiste en ce qui concerne la sauvegarde de l'euskara» (tableau 34) sont les mêmes: le taux d'informateurs qui soutiennent cette affirmation est généralement peu élevé, sauf dans le sous-groupe Classe-bi-Côte. Les informateurs du groupe Ikastola et ceux du sous-groupe Classe-bi-Intérieur sont ceux qui ont le plus déclaré être «incertains»:

Tableau 34. Affirmation 31 «Je suis optimiste en ce qui concerne la sauvegarde de l'euskara»

	tout à fait d'accord	d'accord	incertain	pas d'accord	absolument pas d'acc.	total
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	2 (22,2%)	2 (22,2%)	3 (33,3%)		2 (22,2%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur		3 (37,5%)	5 (62,5%)			8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	2 (33,3%)	3 (50%)	1 (16,75%)			6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (14,3%)	1 (14,3%)	4 (57,1%)	1 (14,3%)		7 (100%)
total	5 (16,7%)	9 (30%)	13 (43,3%)	1 (3,3%)	2 (6,7%)	30 (100%)

Parmi les exemples concrets qui témoignent d'une évolution en faveur de l'euskara, les informateurs ont cité le développement des moyens de communication bascophones, la signalisation bilingue, les chèques que l'on peut remplir en euskara, l'emploi de la langue dans les commerces, les manifestations culturelles bascophones et celles organisées en faveur de l'euskara. Le progrès le plus marquant est toutefois l'introduction de cette langue à l'école et c'est aussi celui qui donne à nouveau l'occasion de distinguer les groupes Ikastola et Classe-bi. Beaucoup d'informateurs du groupe Classe-bi semblent effectivement penser que cela signifie que le maintien de l'euskara est dorénavant assuré et se dispensent ainsi de le pratiquer eux-mêmes, entre autres avec leurs enfants (je reviendrai sur ce sujet en 3.3.1.3.3.). Ceci est une attitude qui semble assez commune et qui a fait réagir l'ensemble des informateurs du groupe Ikastola:

... quand ils [les jeunes] voient que la vie sociale se fait en français. Comment peut-on avoir le toupet de leur demander de faire quelque chose en basque qu'on ne fait pas. C'est normal qu'ils reproduisent. Envoyer ses enfants [dans les classes bilingues ou en ikastola], c'est facile, mais faire un effort soi-même, c'est autre chose. Pour ces enfants, il n'y aura pas de choix. Ce sera décider d'un non-choix, puisque le basque sera mort socialement.

Même s'ils reconnaissent pleinement le rôle fondamental que joue la scolarisation en euskara, ces derniers soulignent effectivement le fait que cela ne suffit pas:

- La langue est en train de devenir une langue d'enseignement. A l'ikastola, la langue est le basque, mais toutes les activités extra-scolaires, tout ce qui concerne le plaisir, c'est en français. Moi, je trouve ça dommage qu'on en soit arrivé là.

Ce qui est, selon eux, très important, c'est qu'en devenant langue d'instruction, l'euskara est revalorisé en tant que langue à part entière, comme l'explique un informateur:

Dans ma famille, un enfant arrive, on lui parle basque, c'est après que ça change. C'est idiot. Il n'y a aucune raison de ne pas continuer [...] donc le fait que mon fils soit scolarisé en basque, je pense que cela évitera ça. D'abord, lui ne verra pas sa langue de la même manière, et puis, de plus en plus, par rapport à mes parents, ils pourront voir qu'on n'est pas obligé de perdre sa langue parce qu'on est scolarisé, parce qu'on grandit, que le basque c'est aussi une langue d'adultes.

Ils s'aperçoivent en même temps que les répercussions de la scolarisation en euskara sont bien plus importantes qu'on ne le croit. Les parents —et les adultes qui entourent les enfants dans leur vie quotidienne— prennent en effet peu à peu conscience du fait que scolariser ses enfants en euskara implique une pratique plus grande de cette langue. De plus, certains sont motivés par le fait que leurs enfants savent «mieux» l'euskara qu'eux: «c'est ma langue maternelle. Je pense prendre des cours, sinon, mon fils va me dépasser»; «j'ai eu envie [de suivre des cours d'euskara] quand mes enfants ont commencé à l'école. J'avais conscience qu'ils l'apprenaient mieux que moi». Sans le savoir, par le biais de l'école, les enfants participent donc à la remise à niveau des adultes. Ce phénomène est flagrant pour ce qui est de l'apprentissage de nouveaux mots: «J'ai des lacunes, pour un langage technique, je ne connais pas les mots en basque. C'est maintenant, dans le bouquin [le manuel scolaire] du petit que je découvre des mots que je ne connaissais pas»; «le basque s'adapte apparemment, mais moi, je le découvre maintenant. Jusqu'à présent, on n'a pas suivi».

Pour terminer, la plupart des informateurs ont soutenu l'idée que la langue standard, le batua, est une des conditions de survie de l'euskara, tout en précisant cependant que s'il fallait l'utiliser à l'écrit, il fallait aussi continuer à parler son dialecte. Ils ont également remarqué que les bascophones natifs, notamment les plus âgés, acceptaient de plus en plus cette nouvelle forme de l'euskara:

Il y a quelques années, on disait: «tu ne dis pas les choses comme nous»; ma mère aussi: «c'est du basque espagnol ça». En fait, quand elle a vu ce mouvement, elle a compris que c'était très important. Les personnes âgées, je crois qu'elles sont contentes de voir qu'il y a des gens qui apprennent le basque, et puis la langue évolue...

La majorité des informateurs soutiennent toutefois l'affirmation 32 «Le batua est nécessaire à la survie de l'euskara» (tableau 35). Ceux du groupe Ikastola et du sous-groupe Classe-bi-Côte sont ceux qui le font toutefois de la manière la plus catégorique:

Tableau 35. Affirmation 32 «Le batua est nécessaire à la survie de l'euskara»

	tout à fait d'accord	d'accord	incertain	pas d'accord	absolument pas d'accord	pas de données	total
gr. Ikastola							
s-gr. de la côte	7 (77,8%)	1 (11,1%)	1 (11,1%)				9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	5 (62,5%)	2 (25%)	1 (12,5%)				8 (100%)
gr. Classe-bi							
s-gr. de la côte	3 (50%)	1 (16,7%)		1 (16,7%)		1 (16,7%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur		6 (85,7%)				1 (14,3%)	7 (100%)
total	15 (50%)	10 (33,3%)	2 (6,7%)	1 (3,3%)		2 (6,7%)	30 (100%)

3.1.6. CONCLUSION

Ce premier chapitre permet de rappeler quelques faits généraux à propos de la situation linguistique au Pays Basque de France. Il confirme tout d'abord que le français est aujourd'hui la langue véhiculaire de tous les habitants de ce pays et que tous les bascophones ne s'expriment pas ou plus en euskara. Il indique ensuite que cette langue semble être plus pratiquée dans l'intérieur du pays et par les personnes âgées. Il n'y a plus aujourd'hui de répression active de l'euskara, mais des séquelles semblent subsister, notamment parmi les locuteurs qui ont soixante ans ou plus (la génération des parents des informateurs), ce que les informateurs ressentent fortement. En refusant de lui donner un statut— à l'euskara ainsi qu'aux autres langues dites régionales de France— la République française montre néanmoins qu'elle reste fidèle à sa tradition centraliste (voir 1.4.). Elle contribue, en outre, au développement d'attitudes négatives qui peuvent avoir des répercussions graves sur une langue déjà déstabilisée. De telles tendances sont perceptibles dans l'exposé que je viens de faire puisque des informateurs mettent, par exemple, en doute l'utilité de l'euskara et son adaptation à la vie moderne, même s'ils ont choisi cette langue comme une des langues de l'éducation de leurs enfants.

Les informateurs témoignent cependant, à travers les opinions qu'ils ont avancées et la façon dont ils en ont parlé, d'une très grande adhésion sentimentale et identitaire à l'euskara, ce qui représente une base essentielle pour son maintien. Comme je l'avais supposé en 2.3.1, les informateurs du groupe Ikastola sont toutefois ceux qui sont les plus sensibles à ce dernier point et l'intérêt qu'ils portent à cette langue relève d'une conscience linguistique très forte. Ce sont eux qui revendiquent le plus leur identité, qui affirment résister le plus à l'assimilation linguistique et qui acceptent le moins la situation actuelle. Ce sont aussi eux qui expriment le plus un désarroi linguistique, qui ont une vision de la place de l'euskara dans la société et qui

disent agir pour la normalisation de cette langue. Les informateurs du groupe Classe-bi forment un groupe hétérogène représentant, à mon avis, de façon plus objective la société actuelle dans laquelle coexistent des conceptions de l'euskara et de la place qui doit lui être accordée généralement plus floues et plus contradictoires: certains, se rangeant du côté du groupe Ikastola, revendiquent une reconnaissance totale de l'euskara et une utilisation plus poussée de cette langue dans tous les domaines publics. Cette tendance est surtout représentée par le sous-groupe Classe-bi-Côte, ce qui peut paraître contradictoire (voir ci-dessous). D'autres —la plupart des informateurs du groupe Classe-bi— demandent une reconnaissance totale sans que cela ait forcément des répercussions dans tous les domaines de communication. D'autres encore acceptent plus la situation actuelle. La seule tendance qui ne soit pas représentée dans cet échantillon d'informateurs est celle qui exprime une adhésion totale au français —et donc l'idée que l'euskara est la langue de la tradition figée—, qu'on doit, j'imagine, trouver chez des personnes qui ont choisi de scolariser leurs enfants dans des classes unilingues francophones.

Le fait que le sous-groupe Classe-bi-Côte apparaisse comme le plus en phase avec le groupe Ikastola laisse à croire que la conscientisation est plus forte sur la côte. Ceci peut s'expliquer de plusieurs façons: la côte représente effectivement la partie la plus dynamique du Pays Basque (voir 1.2.2.), elle compte aussi une population plus jeune qui a à sa disposition toute une structure favorable à la mise en valeur de l'euskara, notamment du point de vue scolaire avec une plus forte implantation des Ikastola et des classes bilingues (voir 1.4.2.). Le fait que l'euskara soit moins utilisé sur la côte peut également jouer un rôle sur les locuteurs qui vivent au quotidien la non présence de cette langue. On peut en effet croire que ceux de l'intérieur, y étant moins confrontés, ne réalisent pas encore la nécessité de réagir et d'agir de façon plus efficace pour son maintien. Ceci peut également expliquer que, dans ce sous-groupe, les réponses sont parfois contradictoires. Linguistiquement parlant, le Pays Basque de France apparaît donc comme étant divisé.

A travers ce déchirement linguistique s'exprime pleinement la dualité qui existe au Pays Basque de France. Il en ressort tout d'abord la confrontation de deux conceptions principales —donc schématiques— de l'identité et de la société basques. L'une —non représentée dans l'enquête— se définit sans l'euskara considéré comme statique et traditionnel par rapport au français qui représente la langue de la modernité. Je présume que cette conception domine, entre autres, chez les personnes qui ont scolarisé leurs enfants dans une classe unilingue française (voir 2.3.). L'autre concerne les personnes qui s'appuient sur leur héritage socio-culturel —donc linguistique— pour aller vers l'avant et revendiquer leur existence. C'est cette conception identitaire, tournée vers un avenir avec l'euskara, qui domine dans le groupe Ikastola. Le

groupe Classe-bi apparaît quant à lui comme encore tiraillé entre ces deux conceptions, même si les informateurs qui en font partie adhèrent globalement à la seconde.

La normalisation de l'euskara —et la reconnaissance d'une identité spécifique véhiculée par cette langue— implique des changements dans l'ordre établi de la société, ce qui revient à dire que c'est un acte politique dont il s'agit, un adjectif qui effraie Basques et non Basques, car trop souvent associé au terrorisme du sud. Deux éléments supplémentaires contribuent enfin à laisser planer le doute chez les personnes les plus sceptiques à une évolution en faveur de la mise en valeur de la particularité basque: le fait que la politique linguistique et culturelle menée par la France a porté ses fruits (voir plus haut) et, pour ce qui est de la langue, la vitesse à laquelle vont les choses dans un monde où efficacité et rentabilité sont des mots-clés, qui ne laisse pas toujours à l'euskara le temps nécessaire pour se poser —le fait que les informateurs évoquent peu l'aspect utilitaire de l'euskara en est la preuve. J'imagine que cette situation ambivalente doit être très difficile à vivre.

3.2. MAITRISE DE L'EUSKARA

Ce chapitre se répartit en deux sections. Dans la première, il s'agira du niveau des informateurs en euskara. C'est généralement en expliquant l'usage qu'ils font de cette langue qu'ils ont abordé ce sujet dans les entretiens. Là, ils se sont surtout appliqués à décrire comment se manifestaient leurs éventuelles difficultés d'expression et à en expliquer les origines. Dans la partie IIC du questionnaire, les informateurs ont apprécié eux-mêmes leurs niveaux d'expression et de compréhension de l'euskara à l'oral et à l'écrit. Certains informateurs suivent ou ont suivi des cours pour adultes (voir 1.4.2.) dans le but d'améliorer leurs connaissances en euskara ou d'apprendre cette langue —c'est le cas des trois informateurs néo-bascophones. Ce sujet, abordé au cours des entretiens et dans la partie II B du questionnaire, sera traité dans la deuxième section.

3.2.1. AUTO-EVALUATION

Pour ce qui est de la compréhension orale de l'euskara, il n'y a pas de différences prononcées entre les groupes Ikastola et Classe-bi. Les 27 bascophones natifs ont déclaré très bien comprendre l'euskara, confirmant ainsi ce qui a été avancé en 1.1.1.2., à savoir que la transmission familiale dès le plus jeune âge est le meilleur moyen de s'approprier une langue. Le fait que les néo-bascophones ont encore des difficultés en euskara confirme, selon moi, que cette langue n'est pas assez pratiquée par la société environnante. Tous trois ont effectivement reconnu se heurter parfois à des difficultés, particulièrement si leur interlocuteur est âgé et qu'il

parle un dialecte «pur» ou de l'intérieur du pays. Ces données correspondent très bien à celles obtenues par voie de questionnaires (tableau 36):

Tableau 36. Niveau de compréhension orale en euskara des informateurs

	Vous comprenez l'euskara ...						total
	couramment	bien	assez bien	mal	pas du tout	pas de données	
gr. Ikastola							
s-gr. de la côte	4 (44,4%)	3 (33,3%)	2 (22,2%)				9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	7 (87,5%)	1 (12,5%)					8 (100%)
gr. Classe-bi							
s-gr. de la côte	4 (66,7%)	2 (33,3%)					6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	2 (28,6%)	3 (42,9%)		1 (14,3%)		1 (14,3%)	7 (100%)
total	17 (56,7%)	9 (30%)	2 (6,7%)	1 (3,3%)		1 (3,3%)	30 (100%)

Parmi les bascophones natifs qui ont répondu, ceux qui ont affirmé comprendre «couramment» l'euskara prédominent, sauf dans le sous-groupe Classe-bi-Intérieur où la majorité a toutefois répondu «bien» le comprendre. Il est donc possible d'envisager qu'il existe un rapport entre leur attitude réservée envers l'euskara et la perception qu'ils ont de leur compétence dans cette langue. Les deux néo-bascophones du groupe Ikastola ont déclaré «assez bien» comprendre l'euskara; celui du groupe Classe-bi a en revanche affirmé «mal» le faire.

Ceci ne signifie cependant pas que l'euskara est la langue que les bascophones natifs estiment maîtriser le mieux à l'oral. Qu'autant d'entre eux se soient déclarés bilingues à dominance française m'a tout de même surpris. Les données recueillies par voie de questionnaires (tableau 37) confirment que le niveau d'expression orale de ces informateurs est globalement moins élevé que leur niveau de compréhension orale. La différence est cependant moins importante qu'ils l'ont laissé entendre au cours des entretiens:

Tableau 37. Niveau d'expression orale en euskara des informateurs

	Vous parlez euskara ...						total
	couramment	bien	assez bien	mal	pas du tout	pas de données	
gr. Ikastola							
s-gr. de la côte	2 (22,2%)	4 (44,4%)	2 (22,2%)	1 (11,1%)			9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	4 (50%)	1 (12,5%)	2 (25%)			1 (12,5%)	8 (100%)
gr. Classe-bi							
s-gr. de la côte	4 (66,7%)	1 (16,7%)	1 (16,7%)				6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	3 (42,9%)		4 (57,1%)				7 (100%)
total	13 (43,3%)	6 (20%)	9 (30%)	1 (3,3%)		1 (3,3%)	30 (100%)

Les informateurs qui ont déclaré s'exprimer «bien» ou «couramment» en euskara dominant, sauf dans le sous-groupe Classe-bi-Intérieur où la majorité a répondu le faire «assez bien». Tous sont bascophones natifs, mis à part un néo-bascophone (ou euskaldunberri) du groupe

Ikastola qui considère parler «bien » l'euskara. Les deux autres néo-bascophones ont déclaré respectivement «assez bien» et «mal» s'exprimer en euskara. L'un explique:

Même si j'ai appris la langue, je la comprends, mais je ne la maîtrise pas très bien. Il y a des idées que je n'arrive pas à faire passer, je suis ce qu'on appelle une euskaldunberri. On met des mots français, on mélange.

Les bascophones natifs concernés s'accordent pour dire que la scolarisation en français est à l'origine de leurs difficultés. Nombreux sont en effet ceux qui ont expliqué que pendant cette période de leur vie, le français est devenu la langue de communication dominante —avec le monde extérieur et/ou au sein de leur famille (je reviendrai sur ce dernier point en 3.3.1.3.2.)—, celle du savoir, des médias, de la culture, au détriment de l'euskara qu'ils ont moins pratiqué ou totalement cessé d'utiliser et qu'ils ont perdu:

Jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, nous avons parlé basque. Et puis on [l'informateur et sa sœur] est entrés à l'école, ici, à Bayonne, et on a complètement laissé tomber le basque. [...] Pendant une dizaine d'années, on n'a plus communiqué en basque. Il y a eu un blocage au niveau de la langue. [...] Je comprenais tout, mais il y avait un blocage pour parler, les mots ne venaient pas. Je ne parle toujours pas basque avec mes parents.

Pour certains, la véritable rupture avec l'euskara a eu lieu quand ils sont entrés au collège (vers l'âge de onze ans) et qu'ils ont dû quitter leur famille pour être internes:

On n'a pas immédiatement commencé à parler français à la maison, car mes parents parlaient basque. C'est plutôt après, quand on est partis au collège. Tout le monde parlait français, le basque c'était terminé, même pendant la récréation.

La période du lycée semble, cependant, être celle durant laquelle ils ont le moins pratiqué l'euskara. Ceux qui ont poursuivi leurs études ont généralement aussi été obligés de quitter le Pays Basque et ont encore plus vivement éprouvé le déracinement. La plupart des informateurs semblent cependant avoir vécu le passage au français sans douleur immédiate: «Avec la scolarité, [l'euskara] c'est une langue qu'on a perdue, c'est-à-dire que chacun a fait son chemin en français, parce que c'était comme ça et pas autrement». C'est seulement bien plus tard que certains d'entre eux ont pris conscience de ce qui s'était passé et qu'ils ont éprouvé le besoin de se réapproprier leur langue en suivant des cours.

Les données obtenues dans la partie II B du questionnaire et présentées ci-dessous (tableau 38) confirment le fait que l'abandon momentané de l'euskara, qu'il soit partiel ou total, est une chose dont la plupart des informateurs bascophones natifs ont fait l'expérience:

Tableau 38. Interruption totale ou partielle de l'emploi de l'euskara par les informateurs bascophones natifs

	Avez-vous cessé de parler ou moins parlé euskara pendant une période?			total
	oui	non	pas de données	
gr. Ikastola				
s-gr. de la côte	7 (100%)			7 (100%)
s-gr. de l'intérieur	5 (62,5%)	2 (25%)	1 (12,5%)	8 (100%)
gr. Classe-bi				
s-gr. de la côte	4 (66,7%)	2 (33,3%)		6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	5 (83,3%)		1 (16,7%)	6 (100)
total	21 (77,8%)	4 (14,8%)	2 (7,4%)	27 (100%)

Les difficultés d'expression des informateurs se traduisent de plusieurs façons. Quelques-uns estiment que leur niveau en euskara est celui d'un enfant, d'où leur difficulté à communiquer avec les adultes:

Mon basque s'est plutôt stabilisé au niveau de celui d'un enfant de dix ans; ça n'a pas été un suivi régulier, même si je revenais [au Pays Basque] pendant les vacances. [...]. Pour parler, j'ai des blocages. [...]. Le français est trop ancré en moi [...]. Il me manque des formules, il faut que je réfléchisse, et dans une conversation, c'est difficile.

Un informateur ne le parle quasiment pas:

Je le parle un petit peu, je continue à le parler sans trop le parler. J'ai perdu l'automatisme. Je comprends tout [...], mais pour des petites choses, je donne ma réponse en basque. Mais une grande conversation, je ne peux pas, j'en suis incapable.

La plupart s'expriment cependant couramment en euskara, mais témoignent de la situation diglossique dans laquelle ils vivent en affirmant que dans certaines situations la communication est plus facile en français. L'euskara sert alors plutôt de langue du quotidien et le français de langue de discussions plus approfondies:

Tout ce qui est technique, on le parle plus facilement en français qu'en basque: les maths, les sujets scientifiques... on les pense plus facilement en français. Même si on le lit en basque, ça demande un autre effort, parce que le cerveau n'est pas fait à ça. Tout ce qui se rapporte à la nature, tout ce qu'on a vécu dans notre enfance, on le vit plus facilement en basque. [...]. En basque, on connaît les trucs de base, mais dès qu'on commence à approfondir, c'est parce qu'on a eu un enseignement en français.

Certains rapportent également que pour pouvoir continuer une discussion en euskara, il leur faut combler des lacunes, surtout au point de vue du vocabulaire moderne. Un informateur qui commente ce phénomène s'exclame ainsi: «porte-avion, par exemple, ça fait six mois que je sais ce que c'est en basque!». Il est donc monnaie courante d'introduire un mot français dans un énoncé. On peut souvent ressentir chez ce type de locuteurs une certaine culpabilité, un malaise et un certain blocage par rapport à leur langue et au monde basquaisant:

Je sais que je fais beaucoup de fautes, je sens que je suis limitée, je ne vais pas dans l'ambiance basque [...]. Je préfère être précise dans ce que j'ai envie de dire [donc je parle français]...

D'autres informateurs enfin déclarent se sentir à l'aise aussi bien en français qu'en euskara, mais laissent entendre que le français est dominant car c'est la langue qui leur vient plus rapidement à l'esprit: «... si on parle vite [si on est pressés], on parle français, mais si on passe des journées à travailler, on parle basque».

L'idée que l'euskara est tout d'abord une langue orale, et confinée dans l'oralité, est renforcée par les résultats de l'enquête. Il y a, en effet, une grande disparité entre, d'un côté, le niveau de compréhension et d'expression orales des informateurs et, de l'autre, leur niveau de compréhension et d'expression écrites. Ceci n'est pas surprenant puisque ces derniers n'ont théoriquement pas appris à lire et à écrire dans cette langue. Conscients de la place que tient l'écrit dans notre société, certains d'entre eux ont développé une forte insécurité linguistique —«on n'a pas fait d'études, on ne sait pas lire, on manque de vocabulaire, on fait des fautes»— qui risque de provoquer, chez ceux qui y sont les moins attachés, l'abandon de l'euskara comme langue de communication.

Pour ce qui est de la lecture, beaucoup d'informateurs ont effectivement déclaré que cela restait un exercice difficile: «un texte, il faut que je le lise à voix haute, que je l'entende, et que je le fasse plusieurs fois». Les trois néo-bascophones figurent parmi les informateurs qui estiment «mal» lire l'euskara. Ces données correspondent bien à celles obtenues par voie de questionnaires (tableau 39):

Tableau 39. Niveau de compréhension écrite en euskara des informateurs

	Vous lisez l'euskara ...					total
	couramment	bien	assez bien	mal	pas du tout	
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	1 (11,1%)	2 (22,2%)	4 (44,4%)	2 (22,2%)		9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	6 (75%)		2 (25%)			8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	1 (16,7%)	4 (66,7%)	1 (16,7%)			6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (14,3%)		3 (42,9%)	3 (42,9%)		7 (100%)
total	9 (30%)	6 (20%)	10 (33,3%)	5 (16,7%)		30 (100%)

S'exprimer à l'écrit en euskara semble toutefois être ce qui pose le plus de problèmes, ce que les réponses obtenues par voie de questionnaires confirment (tableau 40). Pour la première fois en effet, des informateurs ont coché la case «pas du tout» du questionnaire. Les trois néo-bascophones font partie de ceux qui jugent «mal» écrire l'euskara:

Tableau 40. Niveau d'expression écrite en euskara des informateurs

	Vous écrivez l'euskara ...					total
	couram- ment	bien	assez bien	mal	pas du tout	
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte		2 (22,2%)	4 (44,4%)	2 (22,2%)	1 (1,1%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	5 (62,5%)	1 (12,5%)	1 (12,5%)	1 (12,5%)		8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	1 (16,7%)	3 (50%)	2 (33,3%)			6 (100%)
s-gr. de l'intérieur		1 (14,3%)	1 (14,3%)	3 (42,9%)	2 (28,6%)	7 (100%)
total	6 (20%)	7 (23,3%)	8 (26,7%)	6 (20%)	3 (10%)	30 (100%)

Les données présentées dans les tableaux 39 et 40 mettent aussi en évidence que c'est au niveau de la compréhension et de l'expression écrites que l'écart entre les deux groupes se creuse et que le groupe Ikastola se distingue, de manière globale, par son niveau supérieur. Ce contraste entre les deux groupes peut s'expliquer par le fait que la conscience linguistique et la volonté de normalisation sont plus importantes dans le groupe Ikastola que dans le groupe Classe-bi qui ferait donc un usage plus traditionnel —essentiellement oral— de cette langue.

Elles montrent par ailleurs que les deux groupes ne sont pas totalement homogènes. Les informateurs du sous-groupe Ikastola-Intérieur apparaissent effectivement comme ceux qui maîtrisent le mieux l'euskara. Ils sont suivis de ceux du sous-groupe Classe-bi-Côte. Que le sous-groupe Ikastola-Côte n'intervienne qu'en «troisième position» peut peut-être s'expliquer de deux manières: il compte des néo-bascophones —dont le niveau en euskara est généralement plus faible— et il est peut-être plus vulnérable étant donné que tous les informateurs natifs en faisant partie (c'est le seul sous-groupe dans ce cas) ont cessé de pratiquer l'euskara pendant une période. D'après les données, les informateurs du sous-groupe Classe-bi-Intérieur sont ceux qui maîtrisent le moins bien cette langue.

3.2.2. ALPHABETISATION

La moitié des personnes rencontrées ont suivi ou suivent des cours d'euskara (tableau 41):

Tableau 41. Alphabétisation en euskara

	Avez-vous suivi des cours d'euskara?		total
	oui	non	
gr. Ikastola			
s-gr. de la côte	6 (66,7%)	3 (33,3)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	4 (50%)	4 (50%)	8 (100%)
gr. Classe-bi			
s-gr. de la côte	3 (50%)	3 (50%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	2 (28,6%)	5 (71,4%)	7 (100%)
total	15 (50%)	15 (50%)	30 (100%)

Le fait que plus d'informateurs du groupe Ikastola ont suivi des cours d'euskara peut indiquer que la conscientisation est plus importante dans ce groupe. J'exprimerai toutefois une réserve à cette interprétation: des informateurs des deux groupes ont effectivement fait de gros efforts pour «réintégrer» leur langue première, sans prendre de cours, mais en s'appliquant tout simplement à pratiquer l'euskara avec les bascophones qui les entourent. Les informateurs des sous-groupes de la côte sont ceux qui ont le plus suivi de cours d'euskara. Ceci peut s'expliquer par le fait que les possibilités en euskara —du point de vue de l'alphabétisation et de l'enseignement— sont plus développées sur la côte, ce qui permet aussi une conscientisation des bascophones plus importante.

Les informateurs qui savent relativement bien lire et écrire l'euskara —ce n'est pas le cas des néo-bascophones— sont généralement ceux qui ont suivi des cours pour adultes. Certaines personnes ont toutefois appris à le lire et à l'écrire par eux mêmes. Le fait qu'un nombre considérable de bascophones natifs qui, malgré les cours, ont déclaré ne pas être tout à fait parvenus à récupérer leur langue semble appuyer l'idée que l'euskara est généralement peu utilisé par les adultes, ou tout au moins par la génération des informateurs: «... je n'arrive pas à m'exprimer correctement en basque. J'ai pris des cours, mais il y a un blocage quelque part. Je l'ai toujours appris, je l'ai toujours su, je l'ai toujours entendu, mais arrivé à un certain âge, on ne le parle plus ...».

Les motifs qui ont poussé les informateurs à s'alphabétiser sont divers. Nombreux sont ceux qui en ont éprouvé le besoin personnel:

J'ai eu l'impression de m'être réapproprié des choses, comme si j'avais été un peu éparpillée, et d'avoir tout réuni... je ne sais pas comment expliquer ça. Je sens bien que c'est quelque chose d'enfoui qui remonte à la surface. Notamment par rapport à l'affectivité. Comme si je recollais les morceaux. Je me sens mieux en ayant les deux langues que quand j'avais du mal à pratiquer le basque. Ça c'est évident. [...] Avant, c'était vraiment pour moi la langue de l'enfance, point. Mais depuis que j'ai travaillé dessus et que j'ai vraiment l'occasion de travailler [en euskara] avec d'autres gens, c'est devenu une langue à part entière, une langue aussi importante que le français, qui se valorise comme ça. Avant [...] ça n'avait pas le statut de langue comme maintenant.

La volonté de mieux connaître l'euskara pour pouvoir le transmettre et enrayer le déclin de cette langue au Pays Basque de France figurent également parmi les arguments les plus souvent avancés dans les deux parties de l'enquête. Les néo-bascophones ont, quant à eux, tous répondu qu'il leur semble normal d'apprendre l'euskara quand on réside au Pays Basque et qu'ils veulent aider ainsi à la sauvegarde de cette langue. Le désir de pouvoir mieux apprécier la culture basque conjugué à celui de mieux s'intégrer à la société basque et le plaisir et la curiosité d'apprendre une langue sont les arguments supplémentaires qu'ils ont avancés.

3.2.3. CONCLUSION

Les données recueillies prouvent que le niveau de compréhension et d'expression orales en euskara des informateurs est élevé et qu'il ne devrait en aucun cas contrarier l'emploi de cette langue dans la communication quotidienne.

Elles confirment ensuite que c'est la situation diglossique dans laquelle l'euskara évolue qui l'a empêché de se poser comme une langue à part entière. Dans ce sens, l'école a joué un rôle fondamental. En excluant volontairement l'euskara de son domaine, elle a contribué au développement d'attitudes négatives envers cette langue. L'institution scolaire a effectivement relégué l'euskara à la tradition, au passéisme et a en même temps placé la langue française sur un piédestal, en en faisant la langue du savoir et du monde moderne. La génération des informateurs, aujourd'hui chargée de la transmission de l'euskara, s'est donc retrouvée dans l'impossibilité d'acquérir les bases essentielles et nécessaires à l'emploi de cette langue dans la société d'aujourd'hui: la plupart des informateurs ne maîtrisent par exemple pas l'euskara à l'écrit et ont des lacunes du point de vue du vocabulaire de la vie moderne.

Le fait que tant d'informateurs ont suivi ou suivent des cours d'euskara montre que l'uniformisation linguistique préconisée par la France n'a pas encore été atteinte et que tous les bascophones n'ont pas développé une attitude négative envers leur langue. Ceci permet de confirmer le fait que l'euskara représente un facteur identitaire essentiel. Cet effort d'alphabétisation contribue en outre à redonner à l'euskara le statut de langue à part entière et devrait aussi servir de support aux parents dans l'éducation de leurs enfants, qui eux ont maintenant la possibilité d'être scolarisés en euskara. Le fait qu'il y a émergence de nouveaux bascophones est aussi essentiel, il est toutefois important de remarquer que leurs motivations pour apprendre l'euskara sont plus intégratrices qu'instrumentales, alors que l'utilité d'une langue est un facteur très important pour son maintien. Tous ces éléments devraient cependant attester que la volonté de normalisation de l'euskara est là et que l'on agit dans ce sens.

3.3. USAGE DE L'EUSKARA

Dans ce chapitre, le plus important et le plus complexe, je me concentrerai sur la manière dont les informateurs disent employer l'euskara et dont ils perçoivent l'utilisation de cette langue dans différents domaines.

Cet exposé sera divisé en trois sections. Dans la première, j'étudierai l'emploi de l'euskara dans le domaine familial. Je prendrai en considération le noyau familial, c'est-à-dire les parents

—l'informateur et son partenaire— et leurs enfants, ainsi que la famille au sens large: les grands-parents, les parents et les frères et sœurs des informateurs et de leurs partenaires —je précise cependant tout de suite que c'est surtout dans les questionnaires qu'il a été question des partenaires des informateurs et de leurs familles. J'examinerai, dans la seconde section, d'autres aspects de l'utilisation informelle et formelle de l'euskara et, dans la troisième, la façon dont les informateurs font usage des différents médias bascophones qui sont à leur disposition.

3.3.1. DANS LE DOMAINE FAMILIAL

Cette étude comporte cinq sous-sections. La première sera consacrée à la communication au sein du couple. Je donnerai à mon exposé une perspective diachronique en considérant l'usage de l'euskara sur trois générations: la première (celle des grands-parents des informateurs et de ceux de leurs partenaires), la seconde (celle de leurs parents) et la troisième (la leur) sur laquelle je m'attarderai un peu plus longuement. J'y inclurai également une brève description des groupes de couples en présence. Dans la seconde sous-section, j'étudierai la transmission de l'euskara de la première génération à la quatrième, c'est-à-dire celle des enfants des informateurs. J'y aborderai les compétences en euskara des enfants. Dans la troisième sous-section, je me concentrerai sur l'emploi intergénérationnel de l'euskara, en particulier sur le choix de langue dans la relation de la première génération avec la seconde et la troisième, de la seconde génération avec la troisième et de la troisième génération avec la quatrième. La quatrième sous-section sera consacrée au choix de langue dans la communication entre enfants (de la quatrième génération) d'une même famille. Cet aspect de la communication est important car il permet d'entrevoir quelle place l'euskara tient par rapport au français chez cette nouvelle génération de bascophones. Pour obtenir une image à peu près complète de l'utilisation de l'euskara dans le domaine familial, il me semble enfin nécessaire de prendre en considération un dernier élément: l'emploi de cette langue dans la communication entre frères et sœurs de la troisième génération, c'est-à-dire chez les adultes actifs d'aujourd'hui. Cette étude donnera la possibilité d'obtenir une image plus globale et plus réelle de la transmission de l'euskara de la seconde à la troisième génération, de son utilisation à la troisième génération et de la possibilité de transmission de cette langue à la totalité de la quatrième génération.

3.3.1.1. AU SEIN DU COUPLE

Au cours de l'entretien, il est apparu que les grands-parents (la première génération) et les parents (la seconde génération) des informateurs et de leurs partenaires étaient majoritairement bascophones; ceci est confirmé dans les questionnaires (tableaux 42 et 43):